

Interview d'Arlette Testyler à propos du film *La Rafle*

J'ai ressenti ce film comme profondément authentique. La douceur de vivre à Paris pendant mon enfance y ait parfaitement décrite. Nous étions tout le temps dehors les uns avec les autres. Il n'y avait pas de différences. C'est vrai que de temps en temps, on entendait « sale youpin », mais aussi « sale macaroni » et ce n'était pas méchant. Aujourd'hui les enfants, lorsqu'ils rentrent de l'école, restent chez eux avec leur téléphone, Internet et la télé. Nous, nous vivions dans la rue, dans l'atmosphère que présente le film. Les gens sortaient leurs chaises, discutaient. On faisait les courses pour les uns et les autres.

J'étais une enfant de 9 ans en 1942. J'ai vécu la plupart des scènes présentées dans le film. Moi aussi, j'ai eu des institutrices magnifiques. Je ne voulais pas mettre l'étoile, Maman m'y a obligée. Dans la cour de l'école de la rue Montmorency, la directrice a d'abord réuni tout le monde et a dit, si j'entends le moindre mot toute l'école est punie. Dans la classe la maîtresse a tenu le même langage.

Parmi les mesures antisémites, ce qui m'a le plus touchée, c'est l'interdiction « aux Juifs et aux chiens » de pénétrer dans les jardins publics et les squares. En sortant de l'école, je ne pouvais plus aller dans mon square du Temple. Il m'est arrivé, à moi aussi, d'être chassée du jardin public, que le gardien, habillé tout en vert avec son képi, me dise : « Les enfants Juifs dehors ». Quant à mon père, il parlait exactement comme Gad Elmaleh dans le film, il croyait tellement qu'il ne pouvait rien nous arriver dans la France des Droits de l'Homme, dans la France de Diderot, de Voltaire, de Rousseau. Par contre, nous avions une abominable concierge. Quand on jouait un peu trop bruyamment dans la cour, cela faisait un moment qu'elle disait : « On va bientôt être débarrassé de vous ». Quand nous sommes descendus, au petit jour le 16 juillet, je me souviens qu'elle a ouvert son rideau sans manifester la moindre émotion ...

Nous, nous n'avons pas été prévenus de l'imminence de la rafle. Mais une petite amie, qui habitait au 117 rue du Temple, m'a raconté que le policier qui est entré chez elle a dit à sa mère qui pleurait :

- « Allez chercher du pain et du lait »
- « Mais tout est fermé et j'ai pas le droit ! »
- « Vous obéissez ».

Et au moment où elle s'apprêtait à descendre le policier lui a dit : « Prenez votre gamine par la main ». Et c'est dans la rue qu'elle s'est rendue compte qu'il venait de lui sauver la vie ! Oui cela a existé, il y avait de braves gens. Tout est authentique, y compris les balluchons, peu de gens avaient des valises à cette époque, certains avaient pris des taies d'oreiller, une nappe, un drap pour emporter quelques affaires;

Pendant la projection du film j'ai dû sortir deux fois parce que j'ai eu des malaises, je ne me sentais pas bien à cause de l'odeur. Mon mari m'a dit qu'il n'y avait pas d'odeur ! ! Joseph Weismann (le témoin qui a conseillé la réalisatrice) m'a raconté, qu'au moment du tournage, il l'avait lui aussi ressentie. Parce que le Vél d'hiv' c'était une terrible odeur qui nous est restée ! ! Je l'ai ressentie en voyant le pompier qui entre dans l'immense bâtiment et qui regarde alentour. Il apparaît tétanisé, et il y avait de quoi, l'odeur, le bruit, la lumière, les hauts parleurs.

Le plus dur pour moi, c'était d'aller aux toilettes, de voir des gens, comme dans le film, déféquer, accroupis, avec des hommes qui mettaient un manteau devant, par pudeur. Il y avait du sang partout. Les règles des femmes étaient des choses dont on ne parlait pas, j'ai eu tellement peur, que la première fois, je suis descendue en hurlant et j'ai fait pipi dans ma culotte ! Maman m'a expliqué que c'était une histoire de femmes et qu'on n'avait pas tué de gens. Par contre, à un moment, j'ai vu confusément quelque chose tomber. Maman m'a dit que ce n'était rien, des draps, en fait, plus tard j'ai su que c'était un suicide.

Quand je témoigne je dis aux jeunes : « Plus tard vous étudierez *L'enfer* de Dante ; c'était dantesque ! ». Personnellement, je n'ai pas vu d'infirmière en uniforme comme celle que montre Roselyne Bosch, la réalisatrice du film.

Dans le train qui nous emmenait à Beaune-la-Rolande, ma mère a écrit un petit mot destiné à des voisins non-juifs pour leur faire savoir ce qui nous arrivait. Elle l'a roulé comme du papier à cigarette, l'a enveloppé avec un billet pris dans sa poche, m'a arraché quelques cheveux pour tout attacher et a jeté le petit paquet sur la voie ferrée... Et ce petit mot est arrivé ! La personne qui l'a trouvé n'a même pas gardé l'argent, elle a fait parvenir le petit billet et le mot dans une enveloppe.

Le film m'a aussi fait revivre mon séjour à Beaune-la Rolande. J'y ai joué comme les enfants qui sont montrés. Nous avons deux jeux favoris, « la rafle » et « Pitchipoi » !! Là, c'était des gendarmes qui nous gardaient. Quand nous sommes arrivés, Maman a voulu nous laver. Elle a trouvé une bassine et un gendarme est venu. Je vois encore ses guêtres devant moi. Il a demandé à ma mère ce qu'elle faisait : « Je vais laver les enfants. Il sont très sales ». Il a donné un coup de pied dans la bassine et a dit : « C'est moi qui déciderait ». Ma mère a voulu insister, il a recommencé. A la troisième fois, il était avec un collègue qui l'a regardé d'un drôle d'air, alors il a dit : « Maintenant j'ai décidé que tu pouvais les laver ».

Par contre, pendant l'été 1941, quand mon père était à Pithiviers ma mère avait fait connaissance avec un gendarme alsacien, très gentil. Il faisait passer le courrier qu'il mettait dans ses guêtres. Deux ou trois fois, il nous a fait, avec ma sœur, mettre devant les barbelés et il a appelé notre père. Ce gendarme là a été poursuivi après la Libération, accusé d'avoir été un collaborateur. Maman et moi avons témoigné en sa faveur.

Une autre scène du film m'a bouleversée. Celle où l'on voit une toute petite fille, dont les parents ont déjà été déportés, incapable de dire son nom de famille. A la question comment s'appelle ton père, elle répond : « Papa ». Une petite Régine, qui n'avait pas quatre ans, habitant mon immeuble, a été arrêtée comme moi avec sa famille le 16 juillet 1942. Quand Serge Klarsfeld a publié son livre, j'ai bien sûr recherché les noms des gens de mon immeuble et Régine n'y était pas. J'ai appelé Klarsfeld et je lui ai dit, qu'il fallait ajouter une petite Régine mais qu'elle n'avait sans doute pas pu dire son nom !

Là où j'habitais, chaque famille avait deux, trois ou quatre enfants, nous sommes deux à avoir survécu à la Rafle ! Quand le film se termine, je revois tous mes copains de l'immeuble, c'est insoutenable, même près de 70 ans après. Mais, je suis contente que ce film ait du succès auprès des enseignants et de leurs élèves. Je m'impose d'aller témoigner après les séances lorsqu'on me le demande mais, il m'est impossible d'assister à une nouvelle projection.

Sa mère ayant réussi à se faire affecter dans un atelier qui travaillait pour les Allemands, Arlette Reiman-Testyler s'est s'évadée avec sa mère et sa soeur du train qui les ramenait à Paris. Elle fut placée, enfant cachée jusqu'à la Libération, dans une famille nourricière, les Philippeau, un couple très pauvre mais très accueillant en Touraine.